

pouvant blesser ses convictions religieuses; Roberte, un instant, avait espéré que de ce côté-là viendrait le miracle tant souhaité. Mais si le prêtre essayait une attaque sur ce point, Monsieur Luzarches aussitôt se raidissait, lui opposant un sourire poli, et redevenait impénétrable.

Profitant sans retard de la générosité du banquier, Hubert s'était empressé de livrer bataille à l'ombrageuse fierté d'André, et, après bien des assauts, finissait par lui faire accepter l'aide paternelle. Alors, sachant le père de son ami un peu rétabli, André voulut lui exprimer toute sa reconnaissance, et pria Hubert de demander une entrevue à Monsieur Luzarches. Le frère de Paule obéit, mais se heurta, à sa grande surprise, à un refus formel.

André en fut d'abord choqué, puis se rendant aux raisons qu'Hubert s'ingéniait à trouver, finit par considérer le banquier comme une sorte de bourru bienfaiteur, désireux de se soustraire à la gratitude de son obligé. Il n'insista plus, se réservant de payer sa dette quand les circonstances le mettraient en sa présence, car il ne l'avait encore jamais vu; mais, soit hasard, soit préméditation, jamais le banquier ne se trouvait aux Glaïeuls lors des visites du jeune homme, et André dut ajourner indéfiniment l'occasion de le remercier.

Monsieur Luzarches, en dépit de son apparente indifférence, s'intéressait sans doute vivement au jeune Rioncey. Dissimulant de son mieux l'intérêt qu'il prenait aux réponses de son fils aîné, il l'avait questionné à ce sujet, se faisant raconter ce qu'Hubert savait de l'existence du frère de Claudie.

Il apprit ainsi la mort de la mère d'André, quand l'enfant avait sept ans, lors de la naissance de sa fille; la chute mor-

telle du père, ouvrier zingueur, survenue peu après, et le simple dévouement de Madame Rioncey, refusant d'accepter les offres charitables de personnes riches, et élevant courageusement les deux orphelins du produit de son travail de femme de ménage, joint à une faible rente versée par une compagnie d'assurances.

— André et sa soeur doivent tout à leur grand'mère, disait Hubert, et elle a aussi recueilli son petit neveu, Joseph Mérielles.

— Ah! oui, ce mauvais sujet que tu m'obliges à garder dans nos bureaux! De ce côté-là, je crains bien que la pauvre femme ne soit guère récompensée... Elle est veuve?...

Une imperceptible hésitation, dont Hubert ne s'apercevait pas, précédait cette dernière question. Il répondit:

— Elle était mariée à un triste individu, qui a mangé au jeu toute sa fortune et l'a ensuite abandonnée avec son fils unique, après une scène violente. Elle ne l'a plus revu. Le père d'André avait dix ans à cette époque.

Monsieur Luzarches ferma les yeux, éprouvant, disait-il, une violente migraine, et il ne fut plus question de la famille Rioncey ce jour-là.

André, sans se douter de l'entretien dont il faisait les frais, se trouvait à cette heure dans sa chambrette de la rue des Trois-Pierres, qu'il partageait avec son cousin Joseph Mérielles, et avait avec ce dernier une sérieuse discussion.

Les deux jeunes gens étaient fort dissemblables.

Petit, trapu, sa grosse figure ronde, aux joues trop rouges, aux lèvres épaisses, éclairée par deux petits yeux jaunes perpétuellement fureteurs, mais se dérobant très vite quand on essayait d'y lire; les cheveux d'un blond tirant sur le roux, ain-